



C'est avec la Bolduc (une Gaspésienne du nom de Mary Travers, irlandaise par son père) que la chanson québécoise va naître. Cette venue au monde coïncide avec le Krach occidental d'avant-guerre : une femme s'amène avec des textes simples, naïfs, la plupart du temps drôles : elle attire des foules. Ses thèmes musicaux s'inspirent souvent du folklore quand il ne lui sont pas tout simplement empruntés et s'expriment vivement. L'art de cette grande dame lui vient surtout de son turlutage, un jeu de langue qui demande beaucoup d'habileté. Charles Trenet lui-même en sera impressionné et rendra hommage à la Bolduc (« Dans les rues de Québec »).

Félix Leclerc, lui, s'impose comme le deuxième grand nom de la chanson québécoise. Il connaît d'abord un succès notoire en France où il s'amène avec sa seule guitare. Georges Brassens en restera marqué. Ses chansons de facture simple également sont finement ciselées : elles épousent la nature sauvage, exaltent la liberté, disent l'amour souvent mal heureux, jouent sur le langage. Fraîcheur, humour, poésie se dégagent du chansonnier à la voix riche et généreuse, qui commence avec « Notre sentier » (1934) une carrière d'un demi-siècle.

Le troisième temps de la chanson québécoise éclate avec la « révolution tranquille ». Des auteurs comme Raymond Lévesque (à qui l'on doit le beau classique « Quand les hommes vivront d'amour ») ou Clémence Desrochers (tout le groupe des « Bozos », en fait) annoncent un collectif de chansonniers qui vont chanter le pays. La chanson étatsunienne ou la chanson française font place à la chanson américaine. C'est Jacques Blanchet qui reste près de la tradition parisienne, Claude Léveillé à qui Edith Piaf reprendra un air célèbre, Claude Gauthier qui commence une longue carrière, Hervé Brousseau qui chante la ville, George Dor qui fait un hit avec « la Manic » (le grand barrage de Manicouagan, dans le nouveau Québec), Jean-Pierre Ferland qui s'imposera vite, Tex Lecor qui

*« Les gens de ce pays  
Ce sont gens d'aventure*

*Gens de papier, de bois  
Et gens d'imprimerie*

*Gens de feu, gens de fer  
D'argent de cuivre et d'or*

*Gens de mer, et de vent  
Et gens de pêcheries*

*Gens de danse, et de chants  
Et de dire et d'écrire  
Et faiseurs de musique*

*Gens de nature aussi  
Forestiers laboureurs  
Arbres toujours en marche*

*Gens de jeux, gens de sports  
Usant de leurs saisons  
Travailleurs, inventeurs  
Transporteurs de lumière*

*Gens de fierté, d'orgueil  
Pourvoyeurs de métiers  
À grandeur de planète*

*Gens d'accueil, bras ouverts  
Venus d'ailleurs eux-mêmes  
Dans les bateaux du temps*

*Amadoueurs de sources  
Et dompteurs de rivières  
Gens de semailles aussi  
Et capables longtemps  
D'attendre la récolte*

*Gens d'espace, et de temps  
Gens de voyages*

*Les gens de ce pays  
Ce sont gens de bâtir  
Ce sont gens d'aujourd'hui  
À fabriquer demain ».*

**« Le pays de ces gens »,  
Gilles Vigneault,  
juin 1981,  
Éditions de l'Arc, Québec.**

campe le Nord de Montréal. Tout le Québec se met à chanter : c'est la période des « boîtes à chanson », une époque toute faite de ferveur et de langages sonores.

Un homme s'impose aussi, malgré sa voix éraillée : il vient « d'en dehors de la carte » (géographie) et rappelle aux Québécois colonisés que le monde a commencé par une sorte de « Tam ti delam » (turlute). Il campe des personnages gargantuesques d'un pays à neuf à faire, se dit trouvère du « temps

rond » autour duquel il tourne. Il accumule les succès, chansons poétiques restées des classiques : « Pendant que », « Quand vous mourrez de nos amours », « J'ai pour toi un lac », « Petite Gloire, Pauvre Fortune »... : il s'appelle Gilles Vigneault. Lui et les autres deviennent vite des images d'un Québec nouveau et commencent la nomination du pays : les villes, les rues, les villages, les lacs. Pour la première fois, la radio joue des chansons du crû des gens, parlant d'eux, de leur patience dans l'hiver. La chanson québécoise devient une entreprise de réhabilitation de « l'homo québécois ». On parlera même de québécité ou de québécitude.

Cette chanson va continuer d'exploser dans toutes les directions, avec les années. Raoul Duguay vocalise sur les mots et chante l'utopie, Robert Charlebois exprime mieux que quiconque une langue populaire (parfois « jouale »), une confiance nouvelle, une bonne santé qui dérange. Les noms vont s'ajouter : monologues et chansons de Clémence Desrochers, d'Yvon Deschamps, l'engagement de Paul Piché, la folie douce de Diane Dufresne, le beau jazz chanté de Sylvain Lelièvre ; et Claude Dubois, Pierre Calvé, Jacques Michel... « Le monde a besoin de magie », comme le chante Michel Rivard, homme d'absurde, de tendresse, d'humour. Les groupes eux-mêmes naissent, importants, comme « Beau Dommage », « Harmonium ».

La chanson québécoise finit par constituer un art où les générations se succèdent jusqu'aux plus récents noms féminins, Sylvie Tremblay, Louise Portal. Tout un monde a appris à chanter la vie. Si le pays a été l'un des thèmes majeurs dont la chanson subira les avatars avec l'échec référendaire (1980), il n'en reste pas moins que ce genre nouveau, pédagogie et thérapie de tout un peuple, appartient dorénavant au paysage culturel québécois. La chanson québécoise a su exprimer un peuple qui aime d'amour son langage et qui chantait déjà, dès son arrivée en terre vaste d'Amérique, pour peupler sa solitude et son silence. ■